

“Le mythe de la finitude terrestre”

Réponse à Philippe Pelletier

José Ardillo

Dans le numéro 25 de *Réfractio*ns j’ai publié un texte où est abordée la question du malthusianisme et du populationnisme dans la pensée libertaire depuis l’époque de William Godwin. Dans ce texte, j’ai essayé de démontrer comment, depuis le débat entre Malthus et Godwin, la question des limites physiques et de l’écologie avait suivi un chemin paradoxal : s’il est vrai que Godwin avait eu le mérite de dénoncer le cynisme de classe et l’appareil pseudo-scientifique dont se servait Malthus, il avait aussi laissé la porte ouverte à un optimisme productiviste clairement ancré dans le positivisme de son époque. Cet optimisme s’est transmis au socialisme du XIX^e siècle. Ceci n’empêcha pourtant pas qu’au sein même du mouvement libertaire voient le jour des courants et figures qui prirent Malthus comme symbole pour asseoir l’idéal de l’émancipation sur une écologie humaine et sociale naissante (préoccupation pour l’épuisement des ressources, pour le déséquilibre entre population et aliments, etc.).

Au XX^e siècle, le débat s’enrichit de l’évolution de la science écologique, des mouvements environnementalistes et des apports de nouveaux courants anarchistes sensibles à la question des limites.

Mon texte insistait sur le fait que beaucoup d’anarchistes néomalthusiens, sans renoncer aux idéaux de justice et de liberté, auxquels Malthus n’aurait évidemment jamais cru, prirent en compte le problème de l’équilibre entre population et ressources.

1. Et ce qui est plus triste, Pelletier taxe de nouveau, sans faire de distinction, le mouvement romantique de passéiste et de réactionnaire du fait qu'il s'oppose à l'industrialisme et à la technologie. Mais, à nouveau, la vérité est parfois paradoxale et suit des chemins tortueux. Car ce fut la fille de William Godwin, Mary Godwin Shelley, elle aussi plongée dans les brumes romantiques, qui donna le jour au remarquable *Frankenstein, le nouveau Prométhée*, une des grandes œuvres de critique de la science et de l'hubris technologique de l'homme. À ce propos, nous pensons qu'il est conseillé de lire l'œuvre émancipatrice de Godwin accompagnée du livre visionnaire de sa fille.

Dans le numéro 26 de *Réfractations*, Philippe Pelletier a fait paraître un texte intitulé « le mythe de la finitude terrestre » qui traite de l'écologie et de la démographie dans la pensée anarchiste. Je sais que ce texte n'était pas une réponse au mien, entre autres parce que Pelletier avait antérieurement fait paraître des textes similaires. Soit, mais étant donné la similitude des questions abordées et vu les énormes divergences, je pense qu'il convient de répondre au texte de Pelletier pour éclaircir quelques points.

D'après moi, Pelletier lance une attaque injustifiée à l'écologie. Il parle de « naturalisme intégriste » et utilise cette étiquette pour englober divers auteurs sans faire aucune distinction ni introduire aucune nuance. Et, ce qui est plus grave, il signale que ce « naturalisme intégriste » frôle la misanthropie. Quel sens y a-t-il par exemple à taxer Rachel Carson de naturalisme intégriste ou de misanthropie ? Comme vous le savez, Carson était biologiste, spécialiste des biotopes marins. Elle a beaucoup écrit sur la vie des océans, et en 1962 a publié son fameux livre, *Le printemps silencieux*, qui participa à lever un grand mouvement de condamnation des pesticides. Où est la « misanthropie » ?¹

Mais passons à des choses plus sérieuses. La vision particulière de l'écologie de Pelletier vient, selon moi, d'une confusion ou d'une simplification inexplicables pour un critique si sévère de cette discipline. En effet, Pelletier paraît déterminé à révolutionner nos conceptions sur les cycles de récupération des écosystèmes et la conservation des ressources. S'il reconnaît que les minerais et les hydrocarbures sont épuisables (et irremplaçables), il n'hésite pas à considérer que l'eau et « les sols non épuisés » (*sic*) sont renouvelables. Voilà l'origine de l'erreur qui en induit d'autres. Il est admis que le problème ne réside pas dans la quantité totale d'eau contenue dans la biosphère, mais dans la distribution de ce précieux élément sur les terres émergées et sous une forme qui peut être utile à l'humanité. Au premier abord il est facile d'admettre que la quantité d'eau dans la biosphère est stable. Mais l'observation de changements, dans lesquels peuvent intervenir les phénomènes naturels ou l'activité humaine, enseigne qu'un territoire peut être privé d'eau. Pour cause de déforestation ou de pratiques agro-pastorales par exemple, certaines zones de la planète se

désertifiant, ce fait étant bien documenté dans un livre pionnier de l'écologie, *Our plundered planet* (1948) de F. Osborn ou dans *Road to survival* (1948) de W. Vogt. Mais l'eau peut aussi être *détruite*. C'est-à-dire que pour certaines raisons (pollution chimique ou radioactive) de grandes quantités d'eau peuvent être rendues inutilisables pour l'usage humain et sur une longue durée. Dans ces cas-là on observe des phénomènes de disparition de la biodiversité et les populations humaines qui en dépendent se retrouvent en danger. Il est vrai qu'à l'échelle géologique (de millions d'années) certains phénomènes de déplacement d'eau ou de pollution n'ont pas grande importance, mais à l'échelle de la vie des peuples, ils sont clairement déterminants.

Pelletier nous dit en se référant à l'eau : « il existe donc d'énormes réserves en eau potentielles pour l'humanité ». C'est certain, mais le problème réside justement dans sa « potentialité ». Si la dégradation d'un écosystème déterminé provoque la diminution considérable de l'eau, une société humaine peut se voir obligée à réaliser un investissement technique extraordinaire pour compenser cette perte. Et dans le cas où ceci est possible cela ne se fait pas sans un coût écologique et humain énorme. Ainsi donc une politique de conservation et de sauvegarde a dans tous les cas bien plus de sens qu'une politique lancée dans l'innovation technologique (exemple de la géo-ingénierie).

Mais Pelletier semble contredire lui-même ses arguments, particulièrement quand il parle de sécheresses produites « le plus souvent [par] une surexploitation agro-pastorale ». En effet, si indépendamment des causes on admet qu'un territoire défini peut connaître une sécheresse durable, alors on est forcé d'admettre le caractère *non renouvelable de l'eau pour cette zone*. Car une fois détruits les traits caractéristiques, le plus souvent fragiles, d'un écosystème déterminé, et à l'échelle temporelle qui nous intéresse, la raréfaction ou l'épuisement d'une ressource peut être considéré comme définitif... Ce qui, bien entendu, est signalé par la pensée écologiste depuis des dizaines d'années. Il paraît étrange que Pelletier veuille nous éclairer en disant : « Non, l'assèchement de la mer d'Aral n'est pas une catastrophe naturelle », car qui dit que c'est le cas ? Et il poursuit « mais une conséquence écologique d'une politique

humaine ». Mais bien sûr ! Voilà ce que la pensée écologiste et bien des écologistes honnêtes dénoncent depuis bien longtemps. N'importe qui connaissant un tant soit peu la littérature écologiste ne peut l'ignorer.

Pelletier commet d'autres erreurs notamment quand il prétend que la déforestation (dans le cas des forêts amazoniennes), pour pouvoir continuer à alimenter plus de population, ne porte pas à conséquence, l'important étant de continuer à alimenter l'humanité. Le problème est évidemment mal posé. Ni dans une société capitaliste et bourgeoise, ni dans une hypothétique société émancipée et libertaire, on ne pourrait oublier que la pression continue sur les forêts, les rivières et les écosystèmes en général constitue un danger à plus ou moins long terme pour cette humanité que Pelletier paraît déterminé à protéger de la faim. Il n'est pas besoin d'être un écologiste convaincu, ni un biocentriste ni rien d'approchant pour remarquer que le système capitaliste est criminel non seulement parce qu'il exploite et domine les populations, mais aussi parce qu'il les force à un mode de vie irresponsable, vidé de toute autonomie, où il n'y a pas de place pour une relation consciente et prudente avec le milieu naturel. La « faim » dans le monde n'est pas seulement le résultat de l'existence d'une classe dirigeante malveillante, d'une injustice « distributive », mais elle est aussi la conséquence d'un système de domination pour la compréhension duquel il faudrait analyser la notion de richesse, d'abondance matérielle, de confort, etc. Et c'est cela la grande contribution de la pensée écologiste la plus simple. Ceci échappe sans doute à Pelletier : l'écologie, en mettant l'accent sur la culture matérielle et les nécessités, a révélé une dimension ignorée de la problématique sociale. Ce qu'ont fait de cette analyse (quelles leçons historiques, quelles stratégies politiques, etc.) la plus grande partie des militants écologistes, c'est une autre chose.

Répondre à tout ce que soulève le texte de Pelletier serait long et fastidieux. Je me limiterai à dire que Pelletier prétend ignorer l'évidence. Dans son texte, il oppose la pensée anarchiste à l'écologie. Il tente de réduire l'anarchisme néomalthusien à une préoccupation pour la reproduction humaine libre et consciente. Pourtant, et bien que ce soit de façon embryonnaire, déjà chez les anarchistes néomalthusiens et

anarco-naturalistes, il y a un souci de l'épuisement des ressources et des limites de l'écosystème. Dans mon texte je cite l'exemple de la conférence de Sébastien Faure de 1903 sur le problème de la population. Mais nous pouvons aussi citer l'anarchiste José Antich, qui dans la revue *Estudios* écrivait en 1931 : « Pouvons-nous imaginer la quantité de force que pour sa vie nécessitera une humanité si nombreuse ? »²

En général, nous ne pouvons nier l'existence de groupes et de courants au sein de l'anarchisme qui, bien que minoritaires, ont insisté sur le questionnement du progrès, l'importance d'un retour à une vie plus en accord avec la Nature, etc.

Et ce même R. Rocker, que cite Pelletier comme critique du malthusianisme, se rendit compte, à la fin de sa vie, de l'importance du problème de la population et des ressources et écrivit un article à ce propos (article cité dans mon texte).

Du reste, à partir des années 60 du siècle dernier, les rapprochements entre la pensée libertaire et l'écologie n'ont cessé de se multiplier. Aux États-Unis, il existe une tradition libertaire s'appuyant sur l'écologie, un anarchisme vert, un anarco-primitivisme, etc. On peut critiquer certains aspects de ces courants, leurs insuffisances ou excès, mais on ne peut nier leur existence. D'ailleurs ces courants ont depuis longtemps pris pied en Europe et de nombreux groupes libertaires se réclament d'idées très proches de l'écologisme radical.³

De la même façon, on peut critiquer les stratégies politiques suivies par les groupes écologistes. La majeure partie du mouvement écologiste dans les pays industrialisés est servilement assimilée aux institutions et à l'État. Mais ceci n'efface pas la contribution historique de l'écologie comme science étudiant l'équilibre des écosystèmes, l'évolution de certains effets nocifs, les dérives désastreuses du productivisme, etc.

En résumé, opposer l'anarchisme à la pensée écologiste, sans distinction, sans connaître l'histoire des convergences profitables entre ces deux courants, nous mènerait à l'impasse, à la rechute dans un radicalisme fanatique du progrès, aveugle à la véritable nature du système de domination dont nous souffrons.

José Ardillo

2. Je citerai aussi un fragment de l'article « Malthus, el proletariado y el paro forzoso » de l'anarchiste Maximo Llorca publié aussi par la revue *Estudios* en 1931 : « une fois transformée la société par la révolution sociale et le communisme libertaire établi, le problème de la surpopulation n'aurait pas la dimension actuelle ; mais même ainsi on ne pourrait admettre que ce problème soit définitivement réglé, car à long terme apparaîtrait la nécessité, bien qu'avec des caractéristiques différentes, de réduire de manière logique et rationnelle le nombre de naissances, si l'humanité devait rester dans les limites inextensibles du globe terrestre. »

3. Sur les débats entre anarchisme et écologie, voir *Réfractons. Écologie, graines d'anarchie*, printemps 2007, et aussi le n° 2 consacré à la philosophie politique de l'anarchisme, été 1998.